

Discours de réception à l'Académie canadienne-française

Madeleine Gagnon

Numéro 19, janvier 1988

Le tour du texte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gagnon, M. (1988). Discours de réception à l'Académie canadienne-française. *Urgences*, (19), 103–106. <https://doi.org/10.7202/025453ar>

Madeleine Gagnon

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

Le 16 octobre 1987, Madeleine Gagnon et Marcel Dubé furent reçus officiellement à l'Académie canadienne-française. Les discours de présentation furent faits par Fernande Saint-Martin dans le cas de Madeleine Gagnon, par Jean-Pierre Duquette dans celui de Marcel Dubé. Ce dernier et Madeleine Gagnon avaient été élus à l'Académie en juin. Ndlr

Monsieur le Président et distingués membres de l'Académie canadienne-française

Chers parents et amis

Me voici donc à l'Académie. Entre le moment où je reçus l'aimable invitation à me joindre à cette Académie et celui où ma candidature fut soumise aux voix de ses membres et agréée, un film se déroula dans mon esprit dont j'aimerais vous communiquer les principales séquences. Mais d'abord, j'aimerais remercier mes nouveaux collègues qui m'ont ainsi témoigné leur confiance et qui me font l'honneur de m'accueillir parmi eux. À ce sujet, permettez-moi de vous citer Paul Valéry, lors de son discours de **Remerciement à l'Académie française**: «Sur le seuil de votre audience, éprouvant invinciblement ce que l'on doit à votre faveur, on éprouve ce que l'on est et l'on se dit que tout arrive.»

La place d'honneur que vous m'accordez, convoitée par certains alors que d'autres la craindraient, elle vient rajouter, sur ce métier d'écriture, choisi par ferveur et par amour uniquement, une valeur qui, elle, est toute morale; d'une part, elle me dit la reconnaissance et l'estime de certains et d'autre part, par l'espèce de gloire qu'elle procure, elle se trouve à donner aussi ce sentiment de dignité et de fierté d'un métier pas si mal accompli mais surtout, par d'autres, estimé et valorisé.

Pour recevoir avec grâce de tels signes liés à la consécration, je veux dire pour que la suite de l'oeuvre, son perfectionnement et son approfondissement n'en souffrent pas, il faut, je crois, beaucoup d'humilité, c'est-à-dire un véritable détachement de tout ce qui peut conduire au pouvoir et le générer. Depuis longtemps, je dirais même depuis les commencements de mon apprentissage

dans l'écriture, j'ai choisi, pour des raisons dont je me suis souvent expliquée ailleurs et que le temps bref ne me permet pas de rappeler, j'ai opté pour ce que Maurice Blanchot, après Antonin Artaud, a su si bien nommer et pratiquer et qui se dit IMPOUVOIR.

En peu de mots, qu'il me soit permis de traduire ce que je pense de l'impouvoir. Sans vouloir couper les mots en quatre, disons tout de même qu'il ne s'agit pas d'un contre-pouvoir ou d'un autre pouvoir, sorte de bon pouvoir qui serait subversif, marginal et parallèle au mauvais pouvoir. Il s'agit tout simplement d'une absence, comme d'un vide intérieur, d'une disponibilité qui laisserait très grande la place du désir, pour soi, pour les siens et pour sa propre littérature, de l'accueil des marques d'amitié, d'estime et de reconnaissance par lesquelles un individu ou un groupe atteint plus réellement, plus concrètement je dirais, une existence; le désir de ces marques qui sont vécues comme des preuves d'existence, le travail, même, pour qu'elles adviennent sont à la mesure du refus tout aussi ardent pour ce qui, vers l'individu ou le groupe, agit en sens contraire: refus de tout pouvoir, car, contrairement à diverses croyances courantes, il n'en est pas de bon; refus de toute coercition comme de toutes formes d'exclusion ou d'assujettissement, ce qui signifie que pour moi la reconnaissance actuelle de l'Académie est partie intégrante de cette lutte contre tout pouvoir qui refuse le droit à l'existence de cela qui doit être reconnu.

On le voit bien, nous, du Québec et des autres minorités francophones nord-américaines, pour ne parler que de celles-ci, on comprend de mieux en mieux ce qu'il en est des divers refus d'existence et de reconnaissance des littératures minoritaires, de leurs écritures et de leurs paroles spécifiques, de la force de certaines d'entre elles. Je ne citerai pas de noms, il y en aurait trop et certains de ces noms me sont très chers et certaines de ces oeuvres me seraient très douces à nommer. Je dois à plusieurs d'entre eux et plusieurs d'entre elles une bonne part des raisons de ma présence ici. Les entendre et les lire m'a tout appris de la lecture et de l'écriture, au même titre que les plus grands de la littérature française à qui je dois tant.

Ce passage à la reconnaissance universelle de notre littérature québécoise et de nos grands écrivains, si l'Académie canadienne-française peut contribuer, vu son efficiente ouverture, à le favoriser, je suis heureuse et fière, par la minime reconnaissance individuelle qui m'échoit aujourd'hui, d'y participer. Disant ces choses, je m'adresse tout particulièrement à ceux des grands écri-

vains d'ici dont j'aime et admire les oeuvres et qui ne sont pas, ne feront sans doute jamais partie de cette assemblée. C'est avec ceux et celles m'ayant précédée ou m'accompagnant dans le jardin des lettres québécoises que j'entre à l'Académie. Leurs noms seront cités et leurs ouvrages, présents. Mes interventions, si précieuses soient-elles, seront justiciables d'eux tous. Ici, je n'entre pas seule et c'est pour ça que j'y viens.

Dans le grand jardin des lettres d'ici, l'Académie est un petit jardin, à la fois public et intime. Nos prédécesseurs grecs avaient multiplié ces lieux de rencontres et l'un n'excluait pas nécessairement l'autre, les uns et les autres servant à la complexe et vitale insertion des littérateurs dans la cité, que ceux-ci soient poètes ou philosophes. Littéralement, l'AKADEMIKOS grec, c'est le Jardin; jardin public ou privé où, régulièrement, les collègues philosophes et poètes se retrouvaient pour discuter, discourir et parler.

Et je reviens au film de mes pensées du début, délibérément abandonné en cours de route; après tout, le discours ne comportait-il pas lui aussi un cours libre de la pensée? Voici les séquences qui traversèrent mon esprit, entre l'invitation chaleureuse à venir faire partie de l'Académie et mon acceptation de celle-ci. Pendant toutes ces années où, pratiquant l'écriture, je ne pensais à peu près jamais à l'Académie, lorsque tout de même j'y songeais quelque peu, ce sont tous les préjugés et toutes les images négatives rattachés à celle-ci qui meublaient mes pensées, comme si j'avais été plus ou moins inconsciemment en accord avec une tradition littéraire qui fait de l'académisme une réalité en tous points opposée à celle des *dialogues au jardin*. Sans trop réfléchir, j'y voyais un style pompeux, des allures figées et quasiment un cimetière de la renommée. Cette chose que je ne connaissais pas, me semblait froide et stérile, remplie de vestons médaillées et de têtes couronnées qui ne créent plus et n'inventent plus rien.

Puis, à réfléchir et à méditer, ce sont là d'heureuses activités, fort utiles parfois, aux poètes comme aux autres. je réalisai l'ampleur de mes préjugés et de mon ignorance, je me demandai bien pourquoi, de l'histoire, je n'avais conservé de l'Académie que ses aspects académiques et pourquoi j'avais oublié, mais peut-être n'ai-je jamais vraiment su, en tout cas je n'avais plus jamais envisagé le côté jardin des choses, en cette matière. Vous dire, et même m'avouer à moi-même les raisons de cette ignorance et de cette occultation, serait sans doute ennuyeux et surtout trop long pour ce présent discours.

Quoi qu'il en soit, pour l'instant, je préfère fêter avec vous l'avènement.

Quant à l'ignorance qui fut mienne, de mon village Amqui, nom amérindien qui signifie «là où les eaux s'amuse», de ce lieu extraordinaire d'où je viens où parfois l'illisible devient aussi intelligent que le lisible (parmi ceux que j'aimais, il y en a qui ne savaient ni lire ni écrire, mais plusieurs possédaient une riche culture que jamais je ne renierai et pour eux tous, illettrés et lettrés qui m'ont enseigné l'amour de la connaissance, je témoignerai ici); de ce lieu où, à quatorze ans, je suis passée directement de la cour à bois et de mes rivières et du champ de vaches à l'**Énéide** de Virgile (dans le texte latin), à **Hamlet** ou **Othello** de Shakespeare (dans le texte anglais mais aussi dans les excellentes traductions de nos enseignantes, les savantes Ursulines de Québec); de ce lieu Amqui, où, pour plusieurs, la transition s'est faite très rapidement entre les connaissances sauvages et fantastiques d'un monde et l'entrée dans le monde du savoir et des institutions; de cette vallée où, depuis des temps immémoriaux, tout voyage en littérature est une odyssée d'exil; de ce lieu, l'on sait aussi, et c'est là que la belle humilité est nécessaire, l'on sait d'un savoir profond et je dirais sans tracasseries, cette pensée que je résumerais par la phrase de Paul-Louis Courier, écrivain tourangeau du 18^e siècle: «... la noblesse n'est pas de rigueur pour entrer à l'Académie; l'ignorance, bien prouvée, suffit.»

En terminant, j'aimerais dire mon contentement d'entrer dans ce *Jardin des dialogues* en même temps que Marcel Dubé, écrivain pour qui j'ai toujours éprouvé de l'estime et de l'admiration. Je veux remercier tous les parents et amis qui sont venus ainsi que l'Académie et son Président Jean-Guy Pilon qui nous reçoit aussi généreusement à cette fête que je souhaite la plus belle pour tous. Amusez-vous bien.